

Nous entourons d'une véritable vénération certaines synthèses d'une haute complexité et qui sont uniques en leur genre. J'entends par là les œuvres des grands artistes : peintres, sculpteurs, musiciens. Nous construisons des musées qui sont un peu l'équivalent des temples d'autres sociétés, pour les y recueillir, et il nous apparaîtrait comme un désastre, une catastrophe universelle, que toute l'œuvre de Rembrandt ou de Michel-Ange fût anéantie. Il nous semblerait, et à bon droit, bien sûr, que quelque chose d'absolument irremplaçable a disparu.

Et lorsqu'il s'agit de ces synthèses infiniment plus complexes encore, et infiniment plus irremplaçables aussi, que sont les espèces vivantes, qu'il s'agisse des plantes ou des animaux, alors nous agissons avec une irresponsabilité, une désinvolture totales. On pourrait à la rigueur concevoir que, si toute l'œuvre de Rembrandt disparaissait, naisse un autre peintre dont, par d'autres moyens, l'œuvre réussirait à combler ce vide — hypothèse purement théorique, je le sais, et plus qu'improbable. En revanche, il est totalement, et je dirais, cette fois, métaphysiquement exclu qu'une espèce végétale ou animale disparue puisse se trouver remplacée par une espèce équivalente à l'échelle de la durée d'existence de l'humanité (...).

Les droits qu'on peut, qu'on doit reconnaître à l'homme ne sont qu'un cas particulier des droits qu'il nous faut reconnaître au pouvoir créateur de la vie. Car l'homme ne possède des droits qu'en tant qu'à l'échelle individuelle il parvient à réaliser ce que la nature réalise sous forme d'espèces vivantes (...).

On m'a souvent reproché d'être anti-humaniste. Je ne crois pas que ce soit vrai. Ce contre quoi je me suis insurgé, et dont je ressens profondément la nocivité, c'est cette espèce d'humanisme dévergondé issu, d'une part, de la tradition judéo-chrétienne, et, d'autre part, plus près de nous, de la Renaissance et du cartésianisme, qui fait de l'homme un maître, un seigneur absolu de la création.

J'ai le sentiment que toutes les tragédies que nous avons vécues, d'abord avec le colonialisme, puis avec le fascisme, enfin avec les camps d'extermination, cela s'inscrit non en opposition ou en contradiction avec le prétendu humanisme sous la forme où nous le pratiquons depuis plusieurs siècles, mais, dirais-je, presque dans son prolongement naturel. Puisque c'est, en quelque sorte, d'une seule et même foulée que l'homme a commencé par tracer la frontière de ses droits entre lui-même et les autres espèces vivantes, et s'est ensuite trouvé amené à reporter cette frontière au sein de l'espèce humaine, séparant certaines catégories reconnues seules véritablement humaines d'autres catégories qui subissent alors une dégradation conçue sur le même modèle qui servait à discriminer entre espèces vivantes humaines et non humaines. Véritable péché originel qui pousse l'humanité à l'autodestruction.

Le respect de l'homme ne peut pas trouver son fondement dans certaines dignités particulières que l'humanité s'attribuerait en propre, car, alors, une fraction de l'humanité pourra toujours décider qu'elle incarne ces dignités de manière plus éminente que d'autres. Il faudrait plutôt poser au départ une sorte d'humilité principale : l'homme, commençant par respecter toutes les formes de vie en dehors de la sienne, se mettrait à l'abri du risque de ne pas respecter toutes les formes de vie au sein de l'humanité même (...).

Même les peuples dits « primitifs » qu'étudient les ethnologues ont un profond respect pour la vie animale et végétale; ce respect s'exprime chez eux par ce que nous considérons comme autant de superstitions, mais qui, en fait, constituent des freins très efficaces pour maintenir un certain équilibre naturel entre l'homme et le milieu qu'il exploite (1). Nous aurions pu atteindre par là une sorte de consensus philosophique, plus facilement qu'en essayant, avec une illusion bien naïve, de nous arroger le privilège de prétendues vérités d'origine occidentale, comme s'il nous appartenait en propre d'octroyer aux autres les droits qui en découlent (...).

Se préoccuper de l'homme sans se préoccuper en même temps, de façon solidaire, de toutes les autres manifestations de la vie, c'est, qu'on le veuille ou non, conduire l'humanité à s'opprimer elle-même, lui ouvrir le chemin de l'auto-oppression et de l'auto-exploitation.

Claude Lévi-Strauss, « Entretien », *Le Monde*, 21/1/79.

Résumez en 100 mots (7-10%)